

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 31

Artikel: Un "si"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207023>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ble; j'avais fait du luisant cylindre un lamentable accordéon.

» Soudain, un voyageur assoupi dans son coin s'éveilla, s'écriant :

» — Mon chapeau! mon beau chapeau neuf!

» Et il m'accabla de reproches.

» Je représentai que la faute était à lui, qu'il y a des filets réservés aux effets, que c'est aux voyageurs et non pas aux chapeaux que sont destinées les banquettes; mais il ne voulut rien entendre.

» — Un chapeau neuf, monsieur, tout neuf!...

Je le mettais pour la première fois!... Payez-moi mon chapeau!

» — Combien? finis-je par lui demander.

» — Quinze francs, monsieur.

» J'allongeai les trois écus, et l'homme remercia; puis, je me remis dans mon coin et je m'assis en propriétaire sur le chapeau devenu mon bien; enfin, je pus dormir.

» Je ne me réveillai qu'en arrivant à Rozsnyo.

» La pluie tombait à torrents.

» Mon compagnon, qui descendait comme moi, mit le pied hors du wagon, mais il rentra bientôt.

» — Monsieur, me dit-il, je ne puis aller nu-tête sous une pluie pareille; rendez-moi mon chapeau!

» — Votre chapeau? Mais il est à moi. Ne vous l'ai-je pas payé?

» — Mais, monsieur, ce chapeau-là n'est plus portable!

» — Alors, il ne vous sera pas plus utile qu'à moi.

» — Mais je voudrais l'avoir au moins pour traverser la ville, pour aller chez le chapelier!

» — Ecoutez, lui dis-je, c'est bien pour vous rendre service : j'ai payé ce chapeau quinze francs; donnez-m'en seulement dix-huit et je vous l'abandonnerai!

» Et l'affaire fut conclue; je n'avais point perdu ma journée! »

Un « si ». — Jean-Louis rencontre le bon vieux instituteur qui, depuis près de cinquante ans, enseigne les chinoïseries de l'orthographe aux enfants du village.

— Eh bien, mossieu le régent, vous voilà en vacances. C'est le bon temps?

— Oui, oui, Jean-Louis, pendant les vacances ça va toujours. Oh! ce n'est pas que le reste de l'année soit bien terrible. Mon tê, l'école, ça irait encore assez bien s'il n'y avait pas ces tonnerres de bouèbes!

Charrette de pluie! — Une dame, à un pauvre mendiant, amputé d'une jambe :

— Vous dites que vous avez des varices à la jambe gauche?... Mais elle est en bois.

— Justement, madame, par ces temps d'humidité les veines du bois se sont gonflées.

Pitié. — Un mendiant, au coin d'une rue, sollicite une aumône et implore la pitié pour un pauvre petit être hâve et décharné qu'il tient dans ses bras.

« Ayez pitié, ma bonne dame, pour ce pauvre petiot qui n'a jamais eu de mère; c'est l'enfant de sa tante qui l'a abandonné seul au monde ».

LE TOUT Y VA

BEAUCOUP de gens appellent estomac le ventre et la poitrine, dit le Dr BARNAUD, dans sa *Causerie sur l'hygiène*¹, ils s'imaginent que cette vaste cavité n'est qu'un garde-manger qu'ils ne se lassent pas de remplir.

L'estomac notre brave fabricant de chyme, qui se livre trois à quatre fois par jour à un travail fatigant pour digérer la nourriture que nous lui imposons, m'inspire une pitié sincère;

trop souvent, pour récompense de ses loyaux services, il ne reçoit que des aliments incendiaires ou indigestes : ceux qui ne pêchent pas par la qualité pêchent par la quantité, aussi la vengeance lui est permise et il en use.

Règle générale : tant que nos organes fonctionnent normalement, rien ne nous décèle leur existence; tous les rouages marchent à notre insu; sitôt que nous avons conscience du siège d'un organe, il est survenu un dérangement : c'est la fumée qui annonce que le feu couve quelque part.

Lorsqu'on possède dans sa maison un domestique honnête et laborieux, irréprochable sous tous les rapports, on se gardera bien de le payer en fausse monnaie et de ne lui octroyer que des coups de bâtons pour ses menus plaisirs, car, tout bon enfant qu'il puisse être, il ne tardera pas à se refuser au service et à jouer des tours à sa façon. Il en est exactement de même à l'égard de l'estomac; dès qu'on abuse de sa bonne volonté et qu'on l'offense, il s'insurge en faisant éprouver des sensations de pesanteur, de brûlures, de tiraillements; il se ballonne et ce n'est qu'avec aigreurs et détonations qu'il s'acquitte de son devoir, puis il se met en grève complète et nous manifeste sa démission par le retour immédiat des aliments; comme une maîtresse brouillée avec son amant, il renvoie tous les cadeaux.

Dans les cas plus graves, il invoque, pour mieux exercer sa vengeance, un ulcère ou un cancer et alors : adieu paniers, vendanges sont faites....; qu'on ne l'oublie pas : l'estomac est le laboratoire de l'apoplexie.

Aussi, pour prévenir ces inconvénients, d'autant plus fâcheux qu'ils nous frappent dans nos plus chères affections, écoutons et pratiquons les conseils de l'hygiène.

L'homme, dit-elle, n'a besoin pour vivre que d'une quantité de nourriture très inférieure à celle qu'il consomme habituellement. En effet, on a calculé qu'en moyenne un adulte bien portant devait consommer en vingt-quatre heures de 2 ½ à 3 kilogrammes de nourriture, dont 900 grammes seulement de matière sèche (pain, viande, légumes); le surplus est représenté par les liquides pris en boisson et incorporés aux aliments. Eh bien! après un déjeuner plus ou moins copieux, nous procédons au dîner, où l'interminable cortège de l'absinthe, du potage, des entrées, des hors-d'œuvre, des viandes, des légumes, des entremets et des desserts défile pendant plus d'une heure entre deux haies de rasades serrées, avec la classique demi-tasse pour arrière-garde et le pousse-café comme supplément. Pas plutôt la digestion est opérée, que nous voilà derechef les pieds sous la table, travaillant des mâchoires avec une ardeur nouvelle : c'est le souper; en sorte qu'à force d'avaler des grammes, on finit par avoir bien au-delà de 3 kilos dans le corps. Et notez qu'une foule de personnes, qui croient tout bonnement manger pour vivre, ne se contentent pas de ces trois repas; ils intercalent encore une collation à dix heures et une à quatre; ils sont loin de s'imaginer que, tout compte fait, ils ne vivent que pour manger; mais que voulez-vous? on assure que l'appétit vient en mangeant.

A ce sujet, remarquons que la glotonnerie tue plus d'hommes que l' inanition, et cela se conçoit aisément puisqu'on n'abuse jamais que des bonnes choses. Il est certain que l'habitude et l'imitation jouent un rôle prépondérant dans la question de l'alimentation; fréquemment nous nous attablons, non point par faim, mais uniquement parce qu'il est d'usage de manger à cette heure fixe; nous prenons conseil de notre montre et non de notre estomac, laissant de côté l'avis du seul intéressé; puis on vide son assiette pour faire comme tout le monde; aussi l'usage des stimulants, tels que : vermouth, absinthe, bitter, madère, etc., pris avant les

repas, s'expliquent tout naturellement : on se crée ainsi un appétit de toutes pièces.

Estomacs d'autruches.

Ah! si nous avions, autrement qu'au figuré, un estomac d'autruche, à la bonne heure, nous ne serions pas tenus à tant de ménagements.

Un instrument d'autruche est un vrai bazar; on y trouve de tout.

Voici l'inventaire des objets trouvés dans l'estomac de deux autruches dont on avait fait l'autopsie.

1^{re} autruche : trois pipes en terre, parfaitement intactes, et devenues de couleur verte; un couteau manche de cuivre, long de 2 centimètres; vingt-cinq boutons de cuivre, de divers corps d'infanterie et plus ou moins usés; une pièce de 50 centimes intacte, puis trente-deux sous ou centimes, pièces de cuivre plus ou moins usées et sur la plupart desquelles l'effigie avait disparu; une cinquantaine de pièces de cuivre très usées, réduites à l'état de paillettes triangulaires; des débris de chaînes de montres; des objets en métal indéterminé; six grosses noix entières; plusieurs morceaux d'une canne d'aubépine.

Enfin, un morceau de fil de fer, long d'un décimètre, avait traversé les parois du gésier, et se trouvait dans l'épaisseur des parois de l'abdomen parfaitement enkysté et sur le point de sortir; un centimètre d'épaisseur des muscles le séparait à peine du dehors. Il y avait adhérence du gésier avec les parois abdominales vers le point qui avait livré passage à ce corps.

La présence de ce corps étranger n'avait pas occasionné le moindre dérangement dans la santé de l'oiseau.

*

2^e autruche : on découvrit à l'autopsie, une masse volumineuse de linge, d'étoffe, de sable et de lambeaux de vêtements, dont le poids fut évalué à 3 kilogrammes et demi. Ces matières enveloppaient pour ainsi dire une quantité considérable de corps étrangers de nature très diverse; on y comptait : 3 coins de fer pesant 39, 119 et 122 grammes, soit au total 280 grammes; neuf pièces de monnaie de billon anglaises, trois de deux pence (du poids et des dimensions des anciens décimes français) et six d'un penny (toutes ces pièces de monnaie pèsent ensemble 105 grammes); une charnière en cuivre du poids de 36 grammes; deux clefs de fer unies par un fort galon de fil; vingt clous ou débris de clous de fer; dix-sept clous de cuivre de dimensions variées; vingt-quatre petits objets, aussi de cuivre, tels que boutons d'habit, parties de sonnettes, parcelles de feuilles métalliques, etc.; vingt-six morceaux de fer très oxydés; une balle de plomb; douze petits cailloux arrondis et brillants; vingt-six menus débris parmi lesquels dix perles assez grosses, etc.

Tous ces objets donnaient un poids total de 728 grammes, qui, ajoutés au chiffre indiqué pour le linge et les débris de vêtements, formaient un ensemble de 4 kilogrammes 278 grammes.

Et l'animal, jusqu'à sa mort, arrivée par accident, avait toujours paru jouir de l'exercice régulier de toutes ses fonctions.

Les supercherries du dictionnaire. — Un jeune Allemand, venu en Suisse romande pour apprendre le français, voit, dans son dictionnaire de poche, que « juste » et « équitable » sont synonymes.

Son cordonnier lui apporte une paire de bottes, qu'il a commandées. Il les essaie. Elles sont trop petites.

— Oh! mossié, dit-il, vous avez fait là des pottes qui sont vraiment trop équitables.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie FATIO & GREG.

¹ Aigle, Dulex-Ansermoz, éditeur, 1870.